

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 37.—Samedi, 17 janvier 1883
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



M. FRANÇOIS COPPÉE

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 17 janvier 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Gagnants des gros lots. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Notre nouveau feuilleton. — Poésie : Le foyer. — Le premier voyage du petit Jésus, par Stanislas Côté. — Tirage des primes du mois de décembre : Liste des numéros gagnants. — La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery. — M. François Coppée. — Au Congo — Un conseil par semaine — Récréations de famille : Charade et rébus. — De partout — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : M. François Coppée, de l'Académie française. — La mission de M. de Brazza au Congo. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

GAGNANTS DES GROS LOTS

La prime de \$50 a été réclamée par Jean-Baptiste Denis, n° 184, rue Sainte-Elizabeth, Montréal ; celle de \$25, par Joseph Villeneuve, 331, rue Richmond, Montréal ; J. E. St-Hilaire, 208, rue Workman, Sainte-Cunégonde, \$15 ; L. J. Laverdure, Montpellier, E.-U., \$10 ; J. Bazin, 870 1/2, rue Sainte-Catherine, Montréal, \$4 ; Damasse Alard, 213, rue Visitation, Montréal, \$3.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons la liste complète des personnes qui ont réclamé des primes.

ENTRE-NOUS

L'année commence mal ; deux meurtres en une semaine !

Il a été déjà constaté que le crime appelle le crime, et il est rare qu'un assassinat ne soit bien vite suivi d'un autre dans la même région.

Voyez à Paris : une femme, mi-lame Hugues, tué un homme qui la calomniait ; huit jours après, on apprend que dans une petite ville voisine, un meurtre du même genre avait lieu.

Chez nous, c'est la même chose : mercredi soir, un canadien est assassiné à Terrebonne, et le lendemain une dépêche nous annonce qu'un irlandais a été tué à Buckingham.

Il semble qu'un crime soulève derrière lui un vent qui souffle les idées sanguinaires.

Le vertige s'empare de certaines têtes, les yeux voient rouge, et bientôt de grandes taches de sang marquent la place où sont passés les malheureux qui deviennent en proie à cette ivresse.

Le crime de Terrebonne a été commis dans des circonstances tellement révoltantes, qu'il est difficile de se rendre compte du mobile qui a poussé les assassins à commettre cette infamie.

On dit souvent que les chiffres ont une éloquence toute spéciale, et qu'ils portent en eux-mêmes un enseignement.

Si ce dicton est vrai, et je ne vois pas pourquoi il ne le serait pas, les dernières statistiques du bureau de la Cour du Recorder nous révèlent des choses étranges.

Ainsi, nous trouvons sur la liste des délits qui ont été jugés par ce tribunal : n'avoir pas jeté de cendres sur le trottoir en hiver : deux.

Ce chiffre me rend rêveur.

Quand tout l'hiver nous constatons que, grâce à la glace qui encombre les trottoirs de notre bonne ville de Montréal, les piétons sont exposés à se casser bras et jambes, que tous nous en faisons l'expérience chaque jour, et qu'on voit à la fin de l'année que deux personnes seulement ont comparu devant la Cour pour répondre à cette accusation, on se demande ce que l'on doit en conclure.

Quant à moi, je crois tout simplement qu'il y a eu erreur de la part de l'employé chargé de faire les statistiques, et que son intention était de dire que deux personnes seulement avaient jeté des cendres sur le trottoir pendant l'année 1884.

Comme cela, tout s'explique.

Il n'est impossible de passer sous silence une af-

faire dont le bruit s'est répandu d'un bout à l'autre du pays, et dont l'écho se répercute jusqu'en Europe.

Je veux parler du scandale Savary-Verez.

Je vous ai déjà dit quelques mots de Savary, financier ruiné et ruineur qui, par suite d'opérations semblables à celles des Bontoux et consorts, de l'Union Générale, a été forcé de venir au Canada se mettre à l'abri des poursuites dont il était l'objet.

On ne badine pas en France avec les banquiers imprudents ou criminels, on y est beaucoup plus sévère que chez nous, et en affaires financières il faut avouer que si nous sommes plus avancés au point de vue pratique, les Français nous sont de beaucoup supérieurs sous le rapport de l'épité.

Une faillite est toujours chose très grave là-bas, c'est le déshonneur, et les tribunaux sont impitoyables pour ceux qui commettent la moindre infraction à la loi des sociétés.

On est plus coulant ici ; ce qui est crime en France n'est même pas un délit en Canada ; mais ceci ne vient pas précisément de nous-mêmes, nous n'en sommes pas responsables, car nos lois sur les compagnies nous viennent des Anglais.

Quoiqu'il en soit, Savary, pourchassé, condamné en France, est venu s'établir à Québec, où il a pris le nom de Quéneault, et pour vivre, (car il avait perdu toute sa fortune personnelle, deux millions, dans la débâcle) il eut recours à la plume, qu'il manie très bien du reste, et sa plume le faisait vivre.

On a bien parlé aussi d'une affaire d'ordre essentiellement privée dans laquelle le nom de Savary était mêlé, mais je ne puis en décrire les honteux détails, il me faudrait pour cela la plume de Zola et la palette de Manet.

On en était là et on ne pensait plus guère à ce qui s'était passé en France, quand un compatriote de Savary, chevalier de différents ordres complètement étrangers à la Légion d'honneur, se mit un beau jour à monter sur les toits et à crier : "Au voleur !" en montrant du doigt Quéneault.

On se retourna, on suivit la direction du doigt vengeur, et on s'aperçut alors que Quéneault et Savary étaient le même homme.

D'aucuns dirent : "Cela n'est bien égal ; s'il est honnête homme, ici, cela me suffit," mais ce fut le petit nombre.

Le re-hesueur de torts, le vengeur de la vertu outragée, celui qui venait de dénoncer le coupable était un bel homme, bien campé, parlant sur un ton d'apason très élevé et le prenant de très haut avec les petites gens. On l'appelait M. le baron de Verez.

On le connaissait depuis peu, et il n'avait guère marqué son passage à Montréal que par un mot qui a eu un certain retentissement ; il avait prononcé un jour, dans une réunion d'hommes influents, une phrase assez mal tournée qui pouvait se résumer ainsi : "Tous les Français qui sont en Canada sont des bandits, et moi, baron, je viens réhabiliter la vraie France en me fixant parmi vous, les plus honnêtes gens du monde."

L'assertion était tellement abracadabrante, que quelques-uns des auditeurs s'enfuirent en s'assurant qu'ils avaient encore leur porte monnaie.

Les compatriotes de M. le baron dirent en apprenant la chose : "Voilà un gaillard qui doit avoir une profonde connaissance des hommes ; il ne se salira guère les mains à travailler ; le renard de la fable n'était pas un sot : un flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute."

Le baron vécut en grand seigneur et lança une affaire, l'exploitation de l'ignifuge.

Ce produit merveilleux doit supprimer toutes chances d'incendies. On en frotte n'importe quoi, et aussitôt le corps enluit de cette matière devient complètement réfractaire au feu.

Les pompiers sont furieux et parlent de lyncher l'inventeur.

Les marchands de bois sont rêveurs et se demandent avec effroi si on a l'intention de mettre de l'ignifuge sur le bois de chauffage, ce qui serait très gênant.

Les savants disent qu'il existe déjà cinquante systèmes de ce genre depuis trente ans, et qu'en Europe les robes des danseuses et les lecors de théâtres sont imprégnés de matières, dont la composition n'est pas un secret, qui les mettent à l'abri du feu.

Quoiqu'il en soit, la question est de savoir si on a trouvé des actionnaires.

Rassurez-vous, il y en a ; les fonds sont souscrits. M. Gogo a payé.

M. Gogo est immortel et cosmopolite, mais c'est en France qu'on a donné ce nom à l'actionnaire-type, possédant des trésors de naïveté, actionnaire quand même, toujours volé et toujours prêt à se refourrer dans une affaire où il est sûr de perdre la monnaie qu'il versera.

Proposez à M. Gogo une opération ayant du bon sens, une chose sûre, où il n'ait aucun risque, que cette affaire soit lancée par un honnête homme qui ne romette pas plus de beurre que de pain, soyez certains qu'il refusera.

Au contraire, parlez lui d'une chose idiote, insensée, absurde et ruineuse, mais en lui faisant miroiter des millions à gagner, vous le verrez vous supplier d'accepter ses écus.

Que voulez-vous, M. Gogo est... gogo.

De Villemessant racontait, il y a quelque trente ans, une anecdote qui donne la mesure du crétinisme du type qui nous occupe :

Un chevalier d'industrie quelconque venait de lancer, à grands coups de tam tam, une affaire véreuse, quelque chose comme l'exploitation des brouillards du Rhin ou des mines de diamants du Sault-au-Récollet ; un brave provincial écrit au grand journaliste en lui disant qu'il a l'intention de prendre des actions pour trente mille francs, et terminant par lui demander son opinion sur la valeur de l'entreprise.

De Villemessant lui dit aussitôt que l'affaire n'est qu'un trompe l'œil, dont le résultat sera un trou dans la lune.

M. Gogo lui répond huit jours après, le remercie de ses excellents avis et finit sa lettre par ces mots légendaires : "J'ai suivi votre conseil, je n'en ai pris que pour vingt mille francs !"

Vous voyez qu'il n'y a rien à dire à des hommes de ce genre.

M. Gogo habite Montréal et Québec, tout aussi bien que Paris, Londres et Pékin.

M. Gogo m'a fait ouvrir une parenthèse un peu longue, je m'empresse de la fermer et de revenir à mes moutons, Savary et de Verez, qui se déchirent à belles dents, comme des loups—quoiqu'en dise le proverbe, que les loups ne se mangent pas entre eux.

Au cri lancé par de Verez, il se fit un vide barométrique autour de son adversaire.

Le lendemain, cependant, Savary dit à de Verez : "Eh bien ! oui, j'ai été condamné en France à cinq ans de prison pour infraction à la loi des sociétés françaises, mais vous avez commis les mêmes fautes que moi, vous avez fait pire, vous avez lancé dix affaires véreuses, vous avez été mon associé quelque temps, votre père a été mon employé, vous ne pouvez vous montrer ni en France, ni en Belgique, et qui plus est, vous êtes mon obligé, vous êtes la cause de ma ruine, je vous ai prêté plusieurs centaines de mille francs que vous ne m'avez jamais rendus. Si je suis coupable, vous l'êtes plus que moi."

Dans cette lettre étaient cités des extraits de pièces judiciaires d'une nature grave.

Cette lettre fit grand bruit, à Québec surtout, et bientôt on se demanda si, comme l'affirmait Savary, on n'était en présence d'une histoire de Bertrand et de Raton, où l'un retirait les marons du feu pendant que l'autre les mangeait.

La ville est actuellement divisée en deux camps, tenant l'un pour Bertrand, l'autre pour Raton, et l'opinion publique a été encore plus surexcitée quand on apprit que M. le baron de Verez avait été arrêté sous accusation d'avoir obtenu des marchandises sous de faux prétextes, sur la plainte d'un marchand de vin, de Québec.

Quant à nous, ne prenons parti pour personne dans cet imbroglio, gardons nos écus et souvenons-nous du vieux proverbe : *Il n'est noblesse que vertu.*

S'il est un pays au monde où la noblesse de nom est commune, c'est bien l'Espagne, ce pays classique des amours où l'éventail, la mandoline et l'échello de soie jouent un si grand rôle.

L'Espagne, où tout mendiant en haillons, la moustache en croc, l'œil hardi, fièrement campé sur le

jarret, vous énumère ses noms et titres de noblesse avec un aplomb à rendre jaloux un Montmorency. Mais en ce moment l'Espagne jette sa morgue de côté, la castillane et l'andalouse aux yeux de feu ont le regard terne et sans amour. Les arènes, où la foule se pressait pour assister aux combats de taureaux, sont vides et sans vie. Plus de sérénades, plus de billets tombant du haut des balcons. L'Espagne a peur.

Entendez-vous ce bruit souterrain, semblable à celui que produisent les lourds chariots qui passent au loin sur la route raboteuse; le son devient plus grave et s'accroît davantage; les animaux aux champs, pris de vertige, fuient au hasard de tous côtés; les chiens hurlent; la mer grossit; les vagues déferlent sur le rivage; les corbeaux tournent dans l'espace comme s'ils cherchaient le cadavre qui va leur servir de proie; les hirondelles rasent la terre; la route se dérobe sous les pieds du voyageur; les vieilles tours oscillent sur leurs bases et s'écroulent avec fracas; les grands saints de pierre des cathédrales tombent de leurs niches et viennent se briser en rebondissant sur les dalles; les palais s'effondrent; de larges crevasses s'enroulent et engloutissent tout ce qui se trouve à la surface; les maisons disparaissent, les rues s'emplissent de débris. Les arbres sont arrachés de leurs racines; hommes, bêtes et chiens sont entraînés dans le même tourbillon; les morts eux-mêmes, les morts condamnés à l'éternel repos renaissent dans leurs bières, les os des squelettes s'entrechoquent avec un bruit sinistre... et au-dessus de tous les grondements s'élève un grand cri qui sort de vingt millions de poitrines... La terre tremble.....!

* *

La terre tremble, les gigantesques basiliques de Burgos, de Séville, de Grenade, de Tolède et de Madrid, l'Alambrah, l'Escorial, tous ces colosses de pierre sont secoués comme la feuille sous la bise de l'automne.

La terre tremble, Dieu n'a fait que l'effleurer du doigt.

Oui, depuis quinze jours l'Espagne est couverte de débris amoncelés par les tremblements de terre qui viennent de la ravager.

Les dégâts sont immenses, le nombre des victimes est considérable; nombre de villes de l'Andalousie présentent un spectacle douloureux; des ouragans terribles passent sur les villages à demi détruits, et les secousses se répètent et continuent.

Les désastres de Murcie n'étaient rien à côté de ce nouveau fléau.

* *

Au moment où je termine cette causerie, tout Montréal est en ébullition, et la foule acclame à grands cris l'arrivée de Sir John A. Macdonald, dont on célèbre le quarantième anniversaire dans la vie politique.

Les journaux quotidiens vous ont déjà tenus au courant de tous ces détails.

* *

L'Eglise de Sainte-Thérèse est brûlée, comme vous le savez, il s'agit de la reconstruire, et je suis moi que les souscriptions ne manqueront pas, c'est un devoir à remplir.

* *

Je voudrais vous parler de bien des choses encore, mais l'imprimeur me dit que l'espace et le temps manquent.

LÉON LEDIEU.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

LE MONDE ILLUSTRÉ commencera sous peu un nouveau feuilleton de Xavier de Montépin, LA PORTEUSE DE PAIN, magnifiquement illustré par les premiers dessinateurs de Paris.

Ce feuilleton est le plus émouvant qui ait été publié depuis nombre d'années, et nous garantissons à nos lecteurs que tout ce que nous publierons sera strictement moral.

LE MONDE ILLUSTRÉ tient à conserver sa bonne réputation.

Qui s'excuse sans être accusé rend sa faute évidente.

LE FOYER

O charme du foyer de la maison natale, Symbole de bonheur, aile de l'amour, Je sens en pénétrant dans cet humble séjour De mes purs souvenirs le parfum qui s'exhale!

Quand on est sur le bord d'une pente fatale, Quand survient un devoir qui nous semble trop lourd, Revenez au foyer, il suffit d'un jour Pour retrouver du bien la route triomphale.

O vous tous qui souffrez, accourez au loïs, Et s'il coule des larmes dans vos regards rougis, Versez-les sur le lit où mourut votre père!

Vous sentirez s'enfuir le remords étouffant, Une voix vous dira: Lève-toi, lutte, espère! Car un père est au ciel pour aider son enfant!

[Pour le Monde Illustré]

LE PREMIER VOYAGE DU PETIT JÉSUS (CONTE IMITÉ D'EUGÈNE MULLER)

I

J'étais au paradis, parmi les petits chérubins; j'appelai le bon Dieu mon Père! — c'était là-bas, là-haut, de l'autre côté des étoiles. — Des anges, avec des ailes dorées, voyageaient du ciel à la terre et de la terre au ciel. Un jour, l'un d'eux apporta un message qui souleva la colère de mon Père. Je le vis lever sa main pour lancer sa foudre divine, j'approchai de lui pour retenir son bras.

— Les hommes, tes frères, sont des irgrats et des méchants, il m'ont renié, ils sont perdus, je veux les anéantir, me dit-il.

A ces mots, je pleurai et demandai pitié pour mes pauvres frères, les hommes. L'ange qui m'accompagnait toujours ramassa mes pleurs dans un beau calice vermeil, qu'il remit à mon Père qui me dit:

— Les hommes, tes frères, ne seront épurgés que parce que tu as pleuré, mon fils; mais ce ne sera pas pour longtemps, ces larmes que je vois ne sont pas suffisantes pour satisfaire ma justice.

— J'emplirai ce calice, mon Père, avec d'autres larmes, avec mon sang, voulez-vous?

— Je le veux, me répondit-il. Aussitôt, l'ange, mon compagnon, qui s'appelait Gabriel, s'écria:

— Qui veut partir pour la terre?

— Allons voir sur la terre, dit un petit chérubin qui se nommait Jean.

— Va, dis-je à ce chérubin, annoncer aux hommes mes frères que mon Père veut leur pardonner, je te rejoindrai bientôt.

On coupa les ailes à Jean, un messager qui partait pour la terre le prit dans ses bras et l'emporta.

II

Peu de temps après, mon Père m'appela près de lui:

— Tu veux aller sur la terre, me dit-il, va mon fils, tu diras aux hommes, tes frères, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'ils doivent s'aimer les uns les autres, et tu embrasseras tous les petits enfants sur la terre.

Puis, lui-même il m'embrassa ainsi que les petits chérubins privés de leurs ailes qui partaient en même temps que moi.

III

Puis les beaux messagers qui nous prirent dans leurs bras, ouvrant leurs grandes ailes au vent embaumé du ciel, se mirent en route pour la terre. Nous passâmes à travers les étoiles, près du soleil, de la lune. Oh! comme c'était beau! En arrivant près de la terre, l'ange qui me portait plaça sa main devant mon visage, mais pas assez tôt pour m'empêcher d'apercevoir, en passant au-dessus d'une colline, près d'une grande ville, trois croix noires, dont la vue me fit frissonner.

IV

Puis nous arrivâmes près d'une petite ville, entourée de jardins et de prairies. On nous cacha, mes compagnons de voyage et moi, qui dans un cèdre, qui dans une maison, qui dans un creux de rocher. J'étais, ma foi, quelque peu froid, bien que les anges nous couvrirent de leurs ailes. Je dis à mon ange:

— Est-ce que je vais rester là longtemps!

— Oh! non!

J'allais regretter le paradis où j'étais si bien et où il faisait plus chaud.

V

J'étais caché dans le toit de chaume d'une étable. Tout à coup, j'entends parler quelqu'un; j'écartai les chaumes et je vis mon ange conversant avec un homme qui avait l'air bien bon, et auprès duquel se tenait assise une jeune femme dont le visage était plus beau que celui du plus beau séraphin. Après quelques instants, mon ange revint près de moi, me prit dans ses bras et me déposa sur les genoux de la jeune femme. Elle me contempla comme j'aurais contemplé mon Père là-haut, au ciel; elle m'embrassa comme mon Père m'aurait embrassé. Je m'écriai:

— Oh! que d'anour!

Pendant que je recevais ses caresses, l'homme à l'air bon me regardait avec tendresse et m'embrassait lui aussi.

VI

Puis je vis une larme s'échapper de la paupière de la jeune femme. Mon ange recueillit cette larme dans le même calice vermeil, qui contenait déjà les miennes, et qu'il avait apporté sur la terre. J'entendis des voix d'hommes chanter au dehors:

Ça bergers, assemblons-nous, Allons voir le messie.

Je demandai à mon ange ce que cela voulait dire: — Les petits chérubins, qui ont quitté le paradis en même temps que vous, ont annoncé votre arrivée aux bergers des environs, ils leur ont dit que le fils de Dieu est descendu sur la terre, entendez ce que les chérubins disent à leur tour: "Paix aux hommes de bonne volonté."

A ces mots, mon ange remit à la jeune femme, qu'il me dit être ma mère, le calice vermeil, en disant qu'il reviendrait le chercher, puis il remonta au ciel.

VII

Je vois bien maintenant pourquoi mon Père m'a envoyé sur la terre: c'est pour empêcher les bons petits enfants de devenir des hommes méchants.

STANISLAS COTÉ.

PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de décembre a eu lieu le 5 janvier, dans la salle de conférence de la Patrie, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix : No 14,198.....	\$50.00
2e — — 19,097.....	25.00
3e — — 2,939.....	15.00
4e — — 14,337.....	10.00
5e — — 2,630.....	5.00
6e — — 17,313.....	4.00
7e — — 7,558.....	3.00
8e — — 19,465.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun : 3,855—18,172—9,073—16,673—18,845—4,674—20,001—4,262—16,623—7,092—9,920—3,991—9,192—11,751—18,032—17,054—6,033—11,711—10,678—3,028—16,549—14,525—7,725—2,561—18,771—1,351—4,699—4,610—5,549—4,905—5,930—17,603—16,580—3,281—18,099—4,731—16,106—13,032—19,856—12,081—9,530—18,660—7,610—14,480—11,120—7,470—4,993—10,087—12,748—12,523—7,517—5,629—3,621—1,262—4,584—16,680—14,740—13,573—7,930—13,934—8,052—10,799—9,208—7,587—5,140—19,598—11,619—3,299—14,972—15,422—4,153—2,516—13,719—946—9,211—20,639—14,202—9,282—5,112—2,237—2,038—9,736—16,591—17,631—20,711—3,189.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de décembre, sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, n° 264, rue St-Jean, Québec.



1. Adjou. — 2. Case du voyageur à Franceville. — 3. M'Bouiri, fétiche. — 4. Le roi Makoko. — 5. Alima Lékéti. — 6. M'Pocontaba, premier vassal de Makoko.
7. Types de Batekés. — 8. Rapides de Bangouia. — 9. O'Bana, vieux chef apfourou.

LA MISSION DE M. DE BRAZZA AU CONGO

LA
CHAMBRE No 7

PAR BAUL DE NAVERY

XXIII

CELLE QU'ON CHERCHE

(Suite)

—Devant toi il a osé le dire, reprit Mélati. Pourquoi te cacherais-je alors le motif de mon départ... Je quitte cette maison pour ne pas obéir au vœu d'un cœur trop généreux...

—Vous n'aimez pas M. Francis, dit Rameau d'Or stupéfait.

—Je ne le dois pas, je ne le puis pas, mon ami...

—Mais il est surtout une chose que vous ne devez pas, miss Vebson, c'est vous montrer ingrate et injuste... Il vous aime, tout le monde vante ses qualités, que lui faut-il de plus...

le droit de dire devant tous et bien haut : je suis la fille de Gaston de Marolles.

—Sa fille, vous !... la fille de M. de Marolles ?... demanda Rameau d'Or, balbutiant, éperdu, et qui venait de tomber sur les genoux.

—Oui, répondit-elle, ce secret m'est échappé, tu le garderas pour toi seul... Je ne pouvais d'ailleurs le taire davantage... depuis hier, il me monte incessamment aux lèvres...

—Vous, Mélati de Marolles... Dieu est trop bon ! Non pas trop, vous méritez tout le bonheur que vous réserve sa Providence... Moi, je n'y comptais plus, je vous ai tant cherchée.

—Toi !

—C'est vrai, vous ne savez rien ! C'est à cause de vous que je suis à Paris... Alors, vous resterez dans cette maison... Avant un mois, vous serez madame Francis de Gailhac, c'est moi qui vous le dis... Je ne divague pas, allez ! Seulement, je ne sais pas par où commencer ? Il y en a qui diraient par le commencement... Je ne crois pas... Il me semble qu'il vaut mieux commencer par la fin... Et la fin sera votre mariage... Il vous aime et vous l'aimez... A

—Il me dit : "Prends ces papiers et cette lettre, et jure moi de les remettre à ma femme... Tu iras à Paris... rue..." ce fut tout, il ne prononça pas le nom de la rue... Je cachai son dépôt dans ma poitrine, et peu de temps après je vins à Paris pour vous chercher... Je me suis informé près de tous les gens ayant des relations à Marolles, s'il connaissait la femme de M. Gaston... J'ai exercé tous les métiers qui pouvaient me mettre en relation avec un grand nombre de personnes, commissionnaire, distributeur de programmes, ouvrier de portières... rien ! rien ! Et dire que vous étiez là, si près, que je vous voyais chaque jour, et que je n'ai rien deviné...

—Mais du moins tu as bien rempli ton mandat, cher enfant ! dit la jeune fille en pressant les mains de Rameau d'Or.

—Ce que je faisais ne pouvait compter tant que je ne réussissais pas. Mais voyez combien cela est étrange, à partir du jour où je me sentis attiré vers vous, vers miss Vebson, je cherchai moins l'autre, cette Mlle de Marolles que je devais retrouver sous peine de manquer à la promesse la plus sacrée, celle



« Embrasse la main qu'elle te donne, » dit-elle. — (Voir page 294, col. 3)

—Rien ! rien ! Mais moi, je ne suis point la compagne qu'il lui faut. Pour cette noble famille noblement ruinée, il faut des alliances qui la relèvent... Mais surtout, Rameau d'Or, il faut des familles dont jamais un soupçon n'entacha l'honneur... Dieu le sait, s'il m'appelait à lui, je lui remettrais dans ses mains une âme pure, mais le malheur m'a frappée de tant de coups, que je suis à cette heure dans l'impossibilité de voir s'accomplir le plus ardent de mes rêves... Francis de Gailhac ! Mais je l'aime comme il m'aime, comprends-tu ? Je sacrifierais pour lui ma vie, si ma vie pouvait lui être bonne à quelque chose, et c'est à cause de cette tendresse pleine d'abnégation que je refuse d'être sa femme... Je sais bien qu'il passerait sur tous les obstacles, mais son père, cet austère magistrat, sa mère, cette sainte, peut ne point raisonner comme lui... Je suis son égale par la naissance, par l'éducation... Mais le malheur a voulu que les titres de ma famille, les actes civils constatant mes droits et le mariage de ma mère fussent anéantis... Si bien, que je cache mon nom sous un nom emprunté, et que miss Vebson n'a pas

moins que vous ne le jugiez trop pauvre, maintenant...

—Lui, trop pauvre !

—Car c'est vous qui êtes riche, vous l'héritière d'Henriot de Marolles... Je comprends maintenant pourquoi le misérable Luzarches voulait vous épouser, il possédait le secret lui... Si vous étiez devenue la femme de votre cousin, il mettrait la main sur les quatre millions... Mais Rameau d'Or était là... Rameau d'Or sur qui personne ne comptait... Quelle noce on célébrera à Marolles ! Dieu du ciel !

—Pauvre petit ! En parlant de mon mariage avec Francis, tu oublies que je ne puis hériter des millions de mon oncle qu'à la condition de prouver ma filiation légitime d'héritière... Mon père avait sur lui tous les actes, ils lui ont été volés...

—Volés, non, mademoiselle, il les a confiés...

—A qui ?

—A un pauvre enfant qui accourait à son agonie, le reçut dans ses bras et entendit ses recommandations suprêmes—

—Toi ! c'était toi !

qui fut faite à un mort. Je me reprochais comme une faute mon affection pour vous, le dévouement qui, malgré moi, m'attachait à vos pas... Je me faisais violence pour me rappeler la parole donnée... Je touchais avec un respect attendri les papiers légués par la victime que j'avais vue glacée dans l'auberge de Jarnille, mais rien n'y faisait, voyez-vous, miss Vebson m'eut gardé toute la vie à côté des plis de sa robe. Combien du haut du ciel votre père a du sourire à cette divination de mon cœur que sans doute il m'inspirait.

—Ainsi, tu es certain d'avoir en ta possession l'acte de mariage de ma mère ?

—Je l'ai.

—Mon acte de naissance ?

—Je l'ai encore.

—Alors, tu as raison, je suis sauvée, je suis riche, je serai heureuse ! Cher père, comme les approches de la mort le rendaient clairvoyant... Il comprit tout de suite que tu étais un brave cœur, et il te confia à toi, un petit, un humble, l'avenir de sa famille...

—Outre ces papiers d'actes civil j'ai encore une

une lettre... En arrivant chez dame Jarnille, M. de Marolles se mit à écrire à vous, à votre mère sans doute... Plusieurs pages couvertes d'écriture se trouvaient sur la table quand il fut frappé... Probablement l'attention avec laquelle il s'absorbait dans sa correspondance l'empêcha d'entendre l'assassin...

— Chemineau ? dit la jeune fille d'une voix basse, presque incertaine.

— J'ai dit l'assassin, mademoiselle. Dieu seul sait son nom. Mais moi, voyez-vous, j'ai mon idée, et M. de Marolles devait avoir la sienne, car tandis que je le tenais expirant dans mes bras, il traça une dernière ligne.

— Et cette lettre contenait ?

— Je meurs assassiné par...

— Qui l'arrêta, Rameau d'Or ? Son nom, livre-moi son nom ?

— Votre père prononça cette phrase en la traçant, voilà pourquoi je suis certain que sa lettre contient une révélation, mais le nom ne fut pas dit. Ses doigts tremblants cachetèrent la lettre... Il répéta dans un soupir : "Ma femme !... Ma fille !..." et ce fut tout.

Mélati cacha son front dans ses mains et se mit à sangloter. Elle se reprochait maintenant d'avoir pu ressentir un mouvement de joie en apprenant que Rameau d'Or possédait les titres qui lui rendraient à la fois et la possession d'état et une fortune. Fortement ébranlée par les impressions reçues le matin, ayant souffert dans son cœur naïf et bon, tout ce que pouvait endurer une créature comme elle, du moment où elle crut qu'elle pouvait guérir le chagrin causé à Francis et lui montrer la situation vraie de son âme, elle comprit à quel point lui était cher celui qui, une heure auparavant, lui offrait de devenir sa femme. Le sentiment d'une joie immense l'emporta sur tout autre. Mais quand Rameau d'Or évoqua les souvenirs du Soleil Levant, quand on vit dans cette chambre d'auberg' M. de Marolles mortellement blessé, la tête penchée sur l'épaule de l'enfant, lui parlant de sa femme, de sa fille, lui confiant une mission sacrée, la tendresse filiale l'emporta sur tout autre sentiment, et elle répéta en pleurant :

— Mon père ! mon père !

Puis, entraînée par un subit élan de reconnaissance, elle saisit les mains de Rameau d'Or, ces mains qui avaient travaillé pour elle, ces mains rouges du sang de Gaston de Marolles, et elle y posa ses lèvres.

— Mon père les a touchées ! dit-elle, tes mains de laborieux enfant sont sacrées pour moi.

Rameau d'Or pleurait, lui aussi, mais ses larmes étaient douces.

Sa tâche était remplie. Il venait de retrouver, pour la rétablir dans ses droits, la légitime héritière de Marolles.

— Maintenant, dit la jeune fille, va, vite chercher la lettre de mon père, la dernière preuve de son ardente tendresse pour nous.

— J'y cours, mademoiselle, répondit Rameau d'Or.

En sortant, il heurta presque Blanche de Gailhac.

— Mélati est-elle au salon ? demanda-t-elle d'une voix triste.

— Mlle de Marolles sera bien heureuse de vous voir, répondit le fiancé de Colette.

— La joie de son succès fait tourner la tête au pauvre enfant, pensa Blanche, même durant le jour il se croit au théâtre de l'Ambigu et ne songe plus qu'à la famille des Marolles.

Blanche était très pâle. Son cœur battait vite. Elle se demandait ce qu'elle allait dire à Mélati pour tenter de la fléchir. Francis, en quittant la jeune fille, n'osant confier tout d'abord à sa mère le chagrin qui lui peinait l'âme, était allé se verser dans le cœur de Blanche. Elle avait trop souffert jadis de l'indigne conduite d'Ernest de Basseville à son égard, pour ne point témoigner à son frère une pitié dont celui-ci avait grand besoin.

Si elle n'eût rien connu des troubles et des angoisses d'un rêve échaudé, puis renversé brusquement, il aurait gardé le silence, mais sa sœur avait l'expérience du mal que causent les secrètes blessures, elle le comprendrait mieux que sa mère sans doute.

Malgré elle, en dépit de son attachement pour Francis, Mme de Gailhac pouvait n'être qu'à demi fâchée du refus de la jeune fille. Elle n'eût qu'à regret consenti à un mariage ne présentant pas suivant les traditions de la famille toutes les garanties du bonheur. Tandis que Blanche ? Oh ! Blanche ne verrait que le cœur saignant d'un frère bien-aimé. Elle compterait moins avec certaines convenances.

Avant tout, elle se disait que le cœur de Francis était déchiré, comme jadis l'avait été le sien, et c'en était assez pour lui causer une douleur cuisante.

Non, Francis ne se trompait point. Depuis le jour où la voyant ruinée, M. de Basseville rendit à M. de Gailhac sa parole, le jeune homme suivit les phases diverses de la pensée de sa sœur. Il la vit froissée jusqu'au fond de l'âme, désolée ; puis l'orgueil l'emporta sur l'abattement, elle méprisa trop celui dont elle avait failli être la femme, pour avoir le courage de le regretter. Un mois plus tard, elle le dédaignait et l'oubliait. Il ne restait plus rien de cette image jadis chère, rien ! Seulement, sur les ruines de cette tenace dédaignée, un autre sentiment commençait à fleurir, comme ces plantes frêles qui croissent sur les rocs au souffle des tempêtes et qui demeurent en dépit du vent et de l'orage.

Cette affection grandit lentement, chaque jour elle devint plus forte et plus sainte, et Francis savait bien qu'elle dominait désormais toute autre pensée dans l'âme de sa sœur. Ils liaient dans le cœur l'un de l'autre ; Blanche ne cachait rien à Francis, et Francis se sentait deviné. En le voyant entrer chez elle, le visage bouleversé, elle devina ce qui s'était passé.

— Malheureux ! dit-elle, tu as parlé ?

— Oui, répondit Francis.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Elle me refusa.

— Oh ! c'est impossible !

— Cela est possible, puisque c'est vrai. Depuis qu'elle habite cette maison je ne songe qu'à elle, ma vie s'est remplie du rêve d'en faire ma compagne. Je lui trouve à la fois toutes les vertus et toutes les grâces. Depuis que je suis homme, je passe à côté des femmes sans oser les voir, dans la crainte que leur souvenir me détourne de mon chemin ; mais du premier regard je me suis senti vaincu... Lutter ! A quoi bon, je sentais d'avance l'inutilité de la résistance ; et pourtant, je le tenais. Je voulais faire un pacte avec mes yeux pour ne point la voir ; fermer les oreilles pour ne plus écouter sa voix charmante. J'essayai de me dire qu'un mystère l'entourait, mystère meltant entre elle et moi une infranchissable barrière... Mais en dépit de tout, je ne songeai plus qu'à elle. Notre mère m'aime assez pour lire clairement dans mon âme, elle devina la moitié d'un secret dont l'autre lui fut livrée bien vite... Mon père se montra plus dur, et pourtant il céda... Oh ! Blanche, je me crus sauvé, je m'imaginai que j'allais d'un mot conquérir ma chère idole... Pendant des jours, tremblant devant elle, j'hésitais à parler... J'aurais dû me taire toujours... A ma demande, elle a froidement répondu : "C'est impossible !" Et lorsque je lui demandai si elle me préférerait un autre homme, elle n'eut pour calmer ma jalousie et mon désespoir, que ce mot atroce : "Vous êtes libre de le penser !"

— Ce n'est pas vrai ! répondit Blanche, ce n'est pas vrai !

— Pour quoi donc ? Dervaux est-il un rival à dédaigner ? Dervaux n'attendait que le succès de sa pièce pour la demander en mariage.

— L'a-t-il fait ?

— Pas encore... Il se bat en duel demain à propos de son drame, avec cet effréné viveur qu'on appelle Maxime de Luzarches... Mais avant d'aller sur le terrain, il fera son testament en faveur de Mélati, afin que son avenir soit libre d'inquiétudes. Tu vois que lui aussi sait apprécier miss Vebson... Faut-il l'avouer, je l'envie... il peut l'enrichir, tandis que j'ai ma plume pour toute fortune.

— Francis, mon Francis ! dit Blanche en posant la main sur l'épaule de son frère, il règne un malentendu entre vous, pas autre chose... Une femme est clairvoyante pour deviner les secrets d'un autre femme. Si le cœur de Mélati est donné, il l'appartient. Mais je la crois fière et devenue ombageuse, en raison même de ses malheurs... Il en est un que nous ignorons sans doute, mais j'en suis certain : à l'avance, il ne saurait en rien entacher l'honneur de sa famille... Console-toi, calme-toi, je verrai Mélati, je lui parlerai... J'arracherai de son cœur le secret qu'elle persévérait à te taire... Avant une heure, tu ne te souviendras même plus d'avoir souffert...

— Oh ! si tu fais cela !

— Eh bien ! Si je réussis, que veux-tu me promettre ?

— Je te promettrai... Mais non ! Je ne te promettrai rien, si ce n'est l'amour encore davantage et de te jurer que Dieu te rendra ce bonheur ce que tu réaliseras pour moi.

— Je ne suis pas intéressée, répondit-elle avec un sourire.

Tendrement elle l'embrassa, le laissant au salon le cœur rempli tout à la fois d'angoisse et d'espérance.

Ce fut alors qu'elle courut rejoindre Mélati que quittait Rameau d'Or. Elle s'attendait à trouver miss Vebson triste du chagrin qu'elle venait de causer à son frère, embarrassée de semer la division et le trouble dans une famille à qui elle devait une hospitalité précieuse. Au contraire, le visage de Mélati rayonnait, et ce fut avec un indicible élan qu'elle jeta ses deux bras autour du cou de Mlle de Gailhac.

— Blanche ! dit-elle, Blanche, ma sœur !

— Quoi ? demanda Mlle de Gailhac, les dures paroles de refus adressées à mon frère...

— Elles tombaient de mes lèvres et non de mon cœur...

— Tandis que maintenant ?

— Maintenant mon cœur et mes lèvres sont d'accord.

— Que s'est-il donc passé entre sa visite et la mienne ?

— Il s'est opéré un miracle, tout simplement... Blanche, ne m'appellez plus miss Vebson, ce nom appartient à ma mère : Arinda Vebson... Mais mon père, mon père était ce Gaston de Marolles qui fut assassiné dans la *Chambre n° 7*.

— De sorte que le drame de Dervaux ?

— Est un récit vrai, et la mise en action d'un crime abominable... Rameau d'Or habitait à l'auberge de Jarnille, dont il héritera quand il épousera Colette, comme il dit... C'est à ce brave et loyal enfant que mon père, à l'agonie, confia ses papiers de famille... Privée de ces actes, je restais dans l'impossibilité de prouver le mariage de ma mère, conté à Chandernagor, et mes droits à l'héritage de mon oncle Henriot de Marolles... car je suis riche, comprenez-vous ce mot, riche de quatre millions, paraît-il, et d'un château, le château de Marolles...

— C'est vous qui trouverez Francis trop pauvre, maintenant...

— Folle ! Comprenez-vous ma joie, chérie ? comprends-tu mon bonheur, Blanche, ma sœur bien-aimée... J'apporterai à Francis une assez belle dot pour rétablir la fortune de toute la famille ; nous rachèterons le vieil hôtel que vous avez tant regretté... Je te donnerai un million, à toi !

— Pourquoi faire ? demanda Blanche.

— Pour te marier.

— Ma sœur, dit Blanche en souriant, j'ai l'orgueil de vouloir me marier sans dot.

Elle s'échappa rapidement, appelant dans l'appartement d'une voix joyeuse :

— Francis ! Francis !

— Eh ? demanda-t-il.

Sans répondre elle l'entraîna puis, le poussant vers Mélati :

— Embrasse la main qu'elle te donne, dit-elle... Tu vois, frère, ce n'était pas plus difficile que cela... Seulement, c'est peut-être toi qui vas la refuser, Mélati de Marolles apporte dans son tablier d'ingénue une dot de quatre millions...

— Quel dommage ! s'écria Francis.

Mais ce mot ne l'empêcha point de se conformer à l'ordre de sa sœur.

XXIV

LA DOUBLURE D'UNE VESTE

L'engrenage dans lequel se trouvait pris Damien se resserma d'une façon alarmante. L'action, chaque jour plus pressée, marchait vers un dénouement rapide. Quelque rage qu'éprouvât l'ancien valet de Maxime de voir retarder son voyage en Belgique et son mariage avec la blonde Henriette, il comprenait que quitter la France avant de s'être débarrassé de ses ennemis était impossible.

La vieille chaîne traînait, rivée aux pieds des deux coupables. Il avait donc fallu se partager la besogne. Tandis que M. de Luzarches cherchait les témoins qui devaient s'aboucher avec ceux de Dervaux, Damien consentait à supprimer Rameau d'Or, non point en assassinant l'enfant, car Damien redoutait le sang versé en raison des dangers qu'entraîne la perpétration d'un crime, mais il fallut le réduire à l'impuissance, en empêchant qu'il révélât à Mélati sa situation véritable et la mit en possession des papiers établissant son identité. Quand les actes dont M. de Marolles expirant l'avait fait dépositaire seraient anéantis, il importait peu que l'enfant

FRANÇOIS COPPÉE

(Voir gravure)

vôcu, et qu'il tentât de convaincre soit Mélati, soit les Gailhac, soit même les juges d'un tribunal. La preuve manquant, tout son échafaudage s'écroule rait... Mélati de Marolles resterait miss Vebson.

Les travestissements ne coûtaient guère à Damien. Rue Mouffetard il en possédait un joli assortiment. Il s'y rendit avant de faire ce qu'il appelait "une reconnaissance" dans la chambre de Rameau d'Or. Ce fut le major qui entra dans la maison de la rue Mouffetard, d'où Mélati avait été si bravement enlevé; et ce fut un commissionnaire qui en sortit, vêtu de velours bleu foncé, à côtes, la médaille accrochée à la veste, une casquette semblable sur une chevelure roussâtre.

Dans ce quartier populeux, on prête peu d'attention à ce qui se passe chez les voisins. Chacun travaille pour soi, peine, besogne, et pâlité. Du reste, le mouvement des allées et venues était trop grand dans cette ruche ouvrière pour qu'il devint aisé de les suivre. Le commissionnaire, portant allègrement son crochet, quitta la mai-on suspecte, puis lentement, en homme que rien ne presse, il monta vers la rue Maubeuge.

La maison habitée par Dervaux était très vaste. Mme Verdas occupait le matin à faire le ménage de quelques jeunes gens; de plus, elle soignait de concert avec Rameau d'Or le petit appartement jadis occupé par Mélati. Au moment où le commissionnaire passa devant la loge, Mme Verdas ne s'y trouvait point. Il monta tranquillement puis, avisant une bonne qui descendait :

—Le petit Rameau d'Or, s'il vous plaît ?

—La troisième porte à gauche, dans le couloir.

—Merci, la jolie fille.

La cuisinière sourit et salua d'un signe de tête.

Il continua de monter, entra dans le couloir, compta les portes et reconnut tout de suite celle du fiancé de Colette. Il avait pris un jour fantaisie à Mélati d'y peindre, en façon d'armes parlantes, une branche d'orange toute couverte de fruits.

Fouillant alors dans sa poche, le commissionnaire, après s'être assuré qu'il était bien seul, en tira un trousseau de clefs et de rossignols, et procédant tranquillement, il en essaya plusieurs, réussit à ouvrir la porte, se glissa par l'entrebâillement, referma le battent sur lui et se trouva dans la place. Il en fit le tour, cherchant sur quel point devaient de préférence se porter ses investigations. Une petite armoire de bois blanc se trouvait près du lit, il opéra de la même façon que pour la porte, et d'abord aperçut, sur les planches, du linge des effets de drap solides et propres, au milieu desquels faisait presque tache une veste jaunâtre, fatiguée par un long usage. Enfin, dans un tiroir, il vit une cassette de chêne, fermée à clef, la souleva, entendit le tintement de pièces d'or et, pensant que les papiers s'y trouvaient, il allait se contenter de ce butin, quand une autre pensée lui t'aversa l'esprit :

—Ces tinauds de paysans, dit-il, ont toujours des pieds de bas et des cachettes, il ne s'agit pas de faire chou blanc... En prenant tout, on ne risque pas de se tromper...

Arrachant la couverture du lit, il l'étendit sur le sol et y jeta pêle-mêle tout ce qui se trouvait dans l'armoire.

En ce moment une petite ouvrière traversait le couloir. Elle aperçut la porte entr'ouverte, glissa un regard de côté et s'attendait à reconnaître madame Verdas. La vue d'un homme l'inquiéta. Sans perdre son sang-froid, elle descendit l'escalier et, voyant Mme Verdas dans l'appartement d'un des jeunes gens du quatrième étage, elle entra et dit d'un air effaré :

—Il y a un voleur dans la chambre du petit Rameau d'Or.

—Un voleur, répondit le jeune homme, descendez prévenir un sergent de ville, mon enfant; quant à vous, madame Verdas, suivez-moi et n'ayez aucune crainte, ce revolver-là garde six coups au service du malandrin.

(La suite au prochain numéro.)

Les parents de Charlotte lui ont donné une tirelire dans laquelle elle place tout son argent qu'on lui donne.

—Ce sera pour ta dot, lui dit souvent son père.

L'autre matin, ayant besoin de monnaie, le papa fait un emprunt à la tirelire. Charlotte s'en aperçoit, et, avec le plus grand sérieux :

—Tu sais, p'tit père, si tu y vas souvent comme cela, je ne me marierai jamais.

M. François Coppée est, à l'Académie française, avec M. Sully-Prudhomme, un des représentants de cette génération de jeunes hommes qui, nés vers 1840, ont aujourd'hui dépassé la quarantaine et dont on peut juger les œuvres passés tout en saluant d'espoir nouveaux les œuvres à venir. Il est Parisien, et deux fois Parisien. Parisien de naissance, Parisien de sensation et d'inspiration. Coppée a puisé dans la vie de Paris réelle—j'entends celle des laborieux et non celle des tapageurs—un sentiment rare de pitié pour les humbles, des compréhensions raffinées, des délicatesses tout à fait particulières, des mélancolies sans pessimisme, des tendresses sans affectation. Il a du Parisien aussi, du Parisien supérieur, le sens de l'art, de tous les arts, le goût des belles choses autant que l'amour des belles rimés.

Tout enfant, il a vécu dans les musées, il a feuilleté les livres aux étalages des librairies, il a grandi, aux côtés de sa sœur, tres artiste en peinture, dans l'admiration des tableaux des maîtres. Il s'est fait, après cette éducation que donne le lycée, cette instruction personnelle qu'on se forge à soi-même, plus sûrement et plus joyeusement.

Quand je dis joyeusement, j'entends que, très jeune, Coppée, déjà poète, éprouvait des joissances à s'imprégner de tout ce que Paris contient de sélections d'art et de goût.

Coppée est, avec Musset, avec Gautier, je ne parle pas d'Hugo, un des poètes qui se veulent le mieux, pour parler l'horrible langue courante des négociants de lettres (une langue que nul ne parle pas). Sully-Prudhomme a ses fidèles, ses dévots, ses admirateurs discrets et profonds qui l'adorent comme dans un temple familial; Coppée réunit au our de lui et les délicats et la foule.

C'est lui qui a le plus fait, en notre temps, pour la poésie, j'aurais dire, mais les mots jureraient ensemble, pour la popularisation de la poésie; il a, en les charmant, entraîné des prosélytes par milliers.

Où est le temps, le temps passé, où, courageusement, sans regrets, il brûlait ses vers de jeunesse? Trois mille... Où est l'heure du Reliquaire, cette minute d'amour où son volume rencontrait vingt-sept acheteurs, je crois? Où sont les débuts du *Par-nasse* ?

Mais où sont les neiges d'antan ?

François Coppée entre à l'Académie par droit de conquête, et son avènement a été une double fête : celle de la poésie, éternellement jeune, et celle d'une génération qui est la nôtre et qui, Dieu merci, garde encore et sa jeunesse et sa foi — comme aux temps où fleurissaient les lilas de ses vingt ans !

AU CONGO

(Voir gravure)

Au moment où la question du Congo est l'objet d'un congrès spécial en Europe, nous pensons que la reproduction de photographies, dessins, apportés dernièrement par le Dr Ballay, et exécutés au Congo par MM. J. de Brazza, de Chavannes, offriront un intérêt d'actualité.

Makoko.—D'un caractère droit et doux, source principale de son influence morale, Makoko avait eu autrefois de longs entretiens avec M. de Brazza, qui lui fit entrevoir tous les avantages de ses relations avec les blancs, et dont l'esprit clairvoyant du roi Batéké saisissait toute la portée. Ces causeries firent naître une sympathie que le temps et l'absence n'ont fait qu'affermir.

Mpokoutaba.—Un des chefs vassaux de Makoko. C'est un homme maigre, de taille moyenne, d'une grande vivacité de mouvements et de paroles. Comme tous les chefs vassaux de Makoko, il jouit de la prérogative de s'asseoir sur une peau de lion en présence du roi.

Franceville.—Première station française dans l'intérieur occidental de l'Afrique, fondée le 13 juin 1880, par M. de Brazza. Elle est située sur la rivière Passa, affluent de l'Ogôoué, à 800 kilomètres de la côte.

Les Batékés.—Peuple nombreux, dont une partie habite les deux rives du Congo, à Brazzaville, sous la domination de Makoko; l'autre sur le plateau élevé entre l'Ogôoué à l'Alima. Les Batékés du Congo ont des instincts guerriers et mercantiles. Ils

regardaient les étrangers d'un œil méfiant, craignant de perdre leur monopole commercial sur le Congo.

Adjou.—Ce chef règne sur le pays situé entre l'Ogôoué et l'Alima. Lorsque M. de Brazza commença les travaux de la route qui relie l'Ogôoué à l'Alima, Adjou se fit l'interprète de tous les intéressés, pour indiquer le tracé de la voie. Il fit, à cette occasion, preuve d'un talent diplomatique qu'on aurait admiré dans mainte chancellerie européenne.

Poste Alima-Lékéti.—Lorsque le Dr Ballay lança le premier bateau à vapeur français qui ait navigué sur les eaux du Congo (le 4 juin 1883), il a complété cette importante opération au confluent du Lékéti et de l'Alima. Ce point permettait de nouer de bonnes relations avec les Apfouroux de l'Alima, si hostiles autrefois à M. de Brazza, qu'ils forçaient de rebrousser chemin. Aujourd'hui, les Apfouroux sont les meilleurs amis des Français.

Les Apfouroux.—Les Apfouroux sont grands, maigres, bien découplés; leur figure est empreinte d'énergie, mais non de cruauté. De même que tous les peuples immigrants, envahisseurs, les Apfouroux sont plus prolifiques que les aborigènes. La femme joue dans leur existence un rôle important, comme source de richesse immédiate par son travail, et de puissance future par la propagation de la race.

Les Fétiches.—Inspirer une terreur superstitieuse tels sont les attributs des fétiches. C'est toujours avec le concours du féticheur que les idoles peuvent exercer une action bienfaisante. Tout ce qui vient d'un animal doit servir à communiquer les qualités qui lui sont propres. Un collier de dents de lion, des poils d'éléphant passés dans les narines, doivent rendre fort; la peau de serpent donne la souplesse; la corne d'antilope, l'agilité. Il est rare de rencontrer un incrédule parmi les nègres. Le féticheur lui-même croit à ses idoles, qui sont pour lui une source de puissance et de revenus.—Le blanc peut toucher toutes les idoles sans crainte, mais le noir, et surtout la femme noire, qui oserait commettre ce sacrilège, serait frappée de mort !

Somme toute, le fétiche est l'idéalisation de quelque chose de plus parfait que l'homme.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

La féculé de pommes de terre que chacun peut faire soi-même en râpant dans de l'eau froide la pulpe de ces tubercules, la recueillant et la faisant sécher, sert usuellement pour la préparation des cataplasmes. Si elle a l'inconvénient de moins retenir l'eau et la chaleur que la farine de lin, elle a l'avantage de ne pas rancir. Aussi, ces cataplasmes dont l'odeur est à peu près nulle, doivent être employés de préférence sur les points délicats de la peau, et particulièrement au visage.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 42.—CHARADE

L'état de mon Premier par mon Second s'efface. Volontiers, de mon Tout, chacun se débarrasse.

SOLUTIONS :

No. 3.—Le mot est : Machiavel.

No. 40.—Les mots sont : Prison et Sirop.

No. 41.

Blancs.

1 C 3e R

2 T 5e D, échec et mat.

Noirs.

1 R 6e D, forcé

ONT DEVINE :

Mlle Tite, Montréal; D. A. A. Comte, Montréal; Mlle Elizabeth Fistonnet, Montréal; P. Auger, St-Henri.

3me CARNAVAL ANNUEL

DES

AMUSEMENTS D'HIVER CANADIENS

— A —

MONTREAL, DU 26 JANVIER AU 31 1885

Des billets à prix réduits seront vendus sur toute la ligne du Grand-Tronc. Pour plus amples informations, s'adresser aux agents des différentes stations.

J. HICKSON, agent-général.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Chacun à ses défauts.

DE PARTOUT

—La princesse Béatrice, fille de Don Carlos, a pris le voile dans un couvent.

—L'an dernier, le Canada a exporté pour \$9,705,817 de beurre, et pour \$6,451,879 de fromage.

—Il ne se passe guère un jour sans que le choléra fasse encore ça et là des victimes en Espagne.

—On annonce de Hanoi que le gén. Négrier a remporté une brillante victoire sur 7,000 Chinois, près de Chu.

—Des centaines de maisons ont été emportées par des inondations qui ont eu lieu dernièrement dans l'Inde.

—Le gén. Hobelev publie, dans un journal de St-Petersbourg, un article contre l'Angleterre, et dans lequel il engage la Russie à s'emparer de l'Inde.

—La reine Victoria doit demander au parlement anglais de servir à la princesse Béatrice une pension annuelle de \$30,000.

—On a découvert des fraudes importantes au bureau du trésor de St-Petersbourg. Plusieurs employés se sont suicidés au moment où l'on venait les arrêter.

—On a offert, à Londres, à la veuve du capitaine Webb, qui s'est noyé en traversant à la nage les chutes du Niagara, une bourse contenant £175.

—Le Figaro annonce qu'une canonnière chinoise a été prise au large de Tair Wan Foo, par le navire de guerre La Galissonnière, et que 14 hommes de l'équipage du navire chinois étaient Anglais.

FUMEZ LE CIGARE

FLOR DE VECI

Le meilleur CIGARE détaillé à CINQ CENTS. La marque est sur le cigare, en lettres bronzées : "Factory No. 18." Evitez les contrefaçons.
C. O. LACROIX,
21, rue Mystérieuse, Montréal.

COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION

Le professeur PARAGE prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 1423, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures.
Le prix des leçons est de \$6 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parage prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, à première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques.
Un répétiteur spécial est attaché aux cours particuliers.
Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTRÉAL.

DR. J. LEROUX,
2446, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etaux 1 et 3.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES.
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.

No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

12107

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime	- - -	\$50
2me. "	- - -	25
3me. "	- - -	15
4me. "	- - -	10
5me. "	- - -	5
6me. "	- - -	4
7me. "	- - -	3
8me. "	- - -	2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
106, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ED. FRANCONY,
37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Monoton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 89 Gardes Nationale, N. Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la botte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorroïdes ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède. G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoureux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX,

Encanteurs et marchands à commission.

527 - RUE SAINTE-CATHERINE - 527
MONTREAL

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront compléter la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Éditeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.